

L'homme brun

Conte fantastique

It is a tremendous thing, I say

Dans une chaumière isolée, située au centre d'une vallée et près d'un lac solitaires, dans l'un des districts les plus retirés à l'ouest de Munster, vivait une femme nommée Guare.

Elle avait une fille belle, – belle comme une journée de soleil, belle comme les anges. Elle s'appelait Nora.

J'ai dit que leur chaumière était isolée : c'était la seule habitation que l'on pût trouver à deux lieues à la ronde ; et quant à leur manière de vivre, elle était simple, et il le fallait bien, car elles n'avaient qu'un tout petit jardin planté de choux blancs, dont il ne restait presque plus.

C'était une belle matinée pour ce pays, car il ne tombait que de la neige et de la grêle. Nora et sa mère étaient assises à la porte de leur chaumière, pensant aux repas des jours suivants.

Tout à coup un cavalier s'arrêta à leur porte.

C'était un homme étrange ; il avait des vêtements bruns, des cheveux bruns, un cheval brun, et le chien qui le suivait était brun.

— Je viens pour vous épouser, Nora Guare, dit l'homme brun.

— Demandez à ma mère, répondit Nora, que l'émotion, l'étonnement, et peut-être encore la frayeur, rendirent muette quelques instants, car elle n'avait jamais vu cet homme, qui déjà la dominait.

— Vous ne me refuserez pas, Madame, dit l'homme brun à la vieille mère : j'ai de l'argent ; votre fille sera dame ; elle aura des domestiques pour exécuter ses ordres et ses moindres désirs.

En disant ces paroles, il jeta une bourse pleine d'or sur les genoux de la vieille.

— Eh bien ! continua-t-il avec quelque impatience, voyant que sa demande restait sans réponse.

Et la vieille regardait, avec ses yeux éraillés, l'or de l'étranger ; mais elle n'osait parler.

— Eh bien ! répéta encore l'homme brun, « n'est-ce point assez ?... Guare, votre fille est à moi. – Et il lui jeta une seconde bourse d'or.

— Que le ciel veille donc sur vous et sur elle, s'écria la vieille mère, et que sa volonté s'accomplisse !

Un sourd gémissement sortit de la poitrine de l'homme brun.

— Hensch ! fit le cheval.

— Boh ! fit le chien.

— Ma mère ! ô ma mère ! s'écria Nora.

— C'est bien, dit l'homme brun ; et, plaçant la pauvre Nora derrière lui, sans plus de cérémonie, il produisit avec sa langue contre le palais ce bruit si connu pour exciter les chevaux.

Son cheval se mit à hennir, son chien aboya, et en un instant la jeune fille, l'homme brun, son cheval et son chien avaient disparu.

Un jour et une nuit dura le voyage, et pourtant ils allaient comme le vent.

Ils s'arrêtèrent au milieu d'une plaine d'où l'œil se perdait dans l'espace. Seulement, sur la gauche, on voyait une avenue de saules menant aux ruines de l'ancienne abbaye de Mucruss, avec son cimetière planté d'ifs dont l'âge se comptait par siècles.

— Voici mes domaines, dit l'homme brun.

Hélas ! c'était une immense fondrière, un marais fétide, paraissant avoir la lèpre.

— Venez, femme, voici mon palais.

Hélas ! c'était une misérable hutte, pire que celle de sa mère. Ils descendirent, et le cheval et le chien disparurent en faisant un bruit extraordinaire, qui tenait du hennissement, du rire et de l'aboiement.

— Avez-vous faim ? dit l'homme brun à la pauvre Nora, qui, la tête penchée sur le sein, gardait le silence : s'il en est ainsi, voici votre dîner.

C'était une poignée de pois secs et quelques grains de sel.

— Et si vous avez sommeil, voilà votre lit, continua-t-il, en lui montrant un peu de paille étalée dans un coin.

À cette vue, Nora se prit à gémir et à trembler ; la pauvre enfant !

Cependant, elle mangea pour ne pas désobéir à cet homme qui l'avait ainsi enlevée à sa mère, à sa mère qui l'avait vendue pour un peu d'or !

Lui, la regardait avec des yeux ternes ; il pesait sur elle comme un cauchemar.

Ils se couchèrent.

Mais, lorsque la cloche de l'abbaye de Mucruss eut sonné une heure, on entendit un hennissement sourd près de la porte, et un léger aboiement près de la fenêtre.

Nora feignit de dormir.

Et l'homme brun passa la main sur ses yeux et sur sa figure.

— Je viens, je viens, dit-il, et il se leva doucement.

Une demi-heure après, il vint se remettre à ses côtés ; mais il était froid comme de la glace.

La nuit suivante se passa de même ; l'homme brun se leva, elle feignit de dormir, et il revint glacé.

La troisième nuit, la cloche de Mucruss sonna. L'homme brun se leva de nouveau ; il passa une lumière devant les yeux de Nora, elle lui parut endormie. Le sommeil est profond chez ceux qui ne veulent pas paraître éveillés. Le cœur de la pauvre fille tremblait, mais elle était ferme et calme.

— Vous vous faites bien attendre, dit une voix du dehors. Allons, allons, dépêchez-vous si vous ne voulez rien perdre.

— Je viens, répondit l'homme brun, et il partit.

Nora se leva aussitôt et voulut le suivre. Elle le vit de loin se glisser dans l'étroite avenue de saules. Souvent il cessait de marcher, puis regardait derrière lui.

Enfin il s'arrêta tout à fait à une certaine distance d'un arbre derrière lequel Nora s'était cachée. Il était alors arrivé à la vieille abbaye de Mucruss.

Elle le vit, avec un soulèvement de cœur, entrer dans le cimetière.

Le vent sifflait au travers des ifs immenses.

Elle eut peur.

Le courage ne l'abandonna pourtant pas entièrement ; elle atteignit la barrière du charnier, et regarda.

Horreur !

L'homme brun, son cheval et son chien, étaient assis devant une tombe découverte, et mangeaient quelque chose, en jetant autour d'eux des regards brillants et épouvantables.

Les rayons de la lune tombaient sur eux et sur elle en plein ; leur ombre s'allongeait sur la terre.

Elle frémit d'épouvante en apercevant la sienne s'agiter, quoiqu'elle-même fût immobile. Sa propre ombre agitait ses grands bras noirs. Elle resta glacée d'effroi et morte au moral, pour ainsi dire, à cet épouvantable spectacle.

La peur l'avait fixée à sa place. Mais, jetant de nouveau ses yeux effrayés sur son ombre, elle la vit élever une de ses mains : elle semblait lui indiquer le chemin de l'avenue de saules, puis elle se leva doucement de terre, et, s'arrêtant devant Nora, elle se mit à fuir dans cette direction. La pauvre enfant la suivit en courant après elle aussi vite qu'elle pouvait ; cette ombre semblait l'entraîner.

Il y avait à peine quelques secondes que Nora était sur sa paille, lorsque la porte s'ouvrit. Son époux entra, et vint se mettre à côté d'elle.

Il tressaillit.

— Oh ! oh ! dit-il, vous avez froid, Nora.

— Hélas ! répondit-elle, la nuit est glaciale, et cette maison laisse passer le vent. Vous avez bien froid vous-même.

— Oh ! oh ! dit l'homme brun, en passant son bras autour de sa taille, comme votre cœur bat vite.

— J'ai eu tant de peur en me trouvant seule cette nuit, que je suis un peu malade.

— Hun ! fit l'homme brun.

Le lendemain, pendant qu'ils étaient à déjeuner ensemble, Nora lui demanda la permission d'aller voir sa mère.

L'homme brun, qui ne mangeait pas, la regarda de manière à lui faire penser qu'il savait tout.

— Si vous ne voulez que voir votre mère, je vais l'aller chercher.

Alors l'homme brun sortit, siffla son chien et son cheval, et quelques minutes après il avait disparu.

Pendant toute cette journée, Nora Guare resta sur le seuil de la maison, jetant ses yeux sur cette plaine immense qui n'avait que l'horizon pour limites, et croyant toujours voir son mari et sa mère dans l'éloignement.

La nuit du second jour la surprit seule dans sa chaumière, où, tremblante de frayeur, elle se prit à pleurer.

Elle était là, accoudée sur une misérable table, prêtant l'oreille au moindre bruit. Tout à coup la porte s'ouvrit, et une vieille femme entra en se soutenant sur un bâton.

— Ma mère ! s'écria Nora, en se précipitant dans les bras de la vieille ; mais celle-ci la repoussa :

— Arrêtez, ma fille, et dites-moi comment vous vivez avec votre mari... — Il débride son cheval — parlez vite avant qu'il n'arrive : je tremble qu'il ne nous entende.

— Oh ! ma mère ! ma mère ! — si vous saviez !...

— Silence ! parle bas ! — Qu'a-t-il fait ?

— Oh ! ma mère ! — Cette paille c'est mon lit. — Ces pois, et ils sont mauvais... voilà ma nourriture, — et puis...

— Silence ! parle bas ! Il pourrait peut-être nous entendre. — Après ?

— Oh ! ma mère ! Au milieu de la nuit... il se leva...

— Parle bas, ma fille !

— Il se leva, il appela son cheval et son chien, et ne revint qu'une heure après. Il ne mangea rien le lendemain. La seconde nuit et le second jour se passèrent de même. La troisième...

— Silence !... Écoute ! — Eh bien ! la troisième nuit ?

— La troisième nuit... je le suivis. — Ma mère ! Ne serrez pas ma main si fort ! — Il se leva, et je le suivis. — Oh ! ma mère, ne riez pas, car c'est épouvantable ! — Je le suivis jusque dans le cimetière de Mu-cruss. — Ma mère, vous me faites mal !... vous me brisez la main, ma mère ! — Je le regardai à la barrière... il faisait beau clair de lune, et je vis...

— C'est bien, ma fille. — Silence ! parle bas ! — Que vis-tu ?

— Mon époux et son cheval... — Oh ! détournez votre tête, ma mère, votre haleine est brûlante ! — Son cheval et son chien assis sur le bord d'une tombe, et ils mangeaient... — Ah ! vous n'êtes pas ma mère ! s'écria la pauvre Nora.

Et l'homme brun se tenait devant elle, grimaçant d'une manière infernale.

Il la regarda quelques instants, puis il plongea ses ongles dans le sein de la jeune fille, et le sang en jaillit en dix cascades, qui inondèrent de leur teinte rouge une peau blanche et bleuâtre.

La pauvre Nora était morte.

Ce soir-là, l'homme brun, son cheval et son chien firent un bon repas.

Alphonse LE MIRE
Revue de Rouen (1833)